

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 16 (1878)
Heft: 34 [i.e. 35]

Artikel: Lausanne, 24 août 1878
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-184828>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 15.03.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

CONTEUR VAUDOIS

JOURNAL DE LA SUISSE ROMANDE

Paraissant tous les Samedis.

PRIX DE L'ABONNEMENT :

Pour la Suisse : un an, 4 fr. ; six mois, 2 fr. 50.

Pour l'étranger : le port en sus.

On peut s'abonner aux Bureaux des Postes ; — au magasin Monnet, rue Pépinet, maison Vincent, à Lausanne ; — ou en s'adressant par écrit à la *Rédaction du Conteur vaudois*. — Toute lettre et tout envoi doivent être affranchis.

Lausanne, 24 Août 1878.

La chasse, qui s'ouvrira prochainement, a été de tout temps un sujet fécond pour les chroniqueurs ; elle a donné lieu aux appréciations les plus diverses et à une innombrable quantité de bons mots et de plaisanteries. Tout n'a pas été dit cependant, témoins les spirituelles réflexions qui suivent, empruntées au *Petit Marseillais* :

« Je ne suis pas un trembleur ; mais pour rien au monde je ne voudrais échanger, cette semaine, ma qualité d'homme, si enchaîné que je sois à toutes les servitudes sociales, contre celle du lièvre, ce lièvre fût-il le plus riche et le plus indépendant de tous ceux qui peuplent nos guérets.

Car le jour de l'ouverture de la chasse est le plus fatal qui puisse se lever pour ces paisibles et champêtres citoyens.

Lièvres aux oreilles inquiètes, lapins aux narines frémissantes, que je vous plains et que vous me faites de la peine !

Comment allez-vous faire pour vous mettre à l'abri des coups de tous ces Nemrods, provençaux ou autres, altérés de carnage, qui vont s'élaner sur vous ?

Ah ! quel exécrable jour va luire sur vos têtes ! Ceux qui, par miracle, ont échappé, la saison dernière, aux massacres des innocents, aux nombreuses St-Barthélemy, remarqueront, avec tristesse, comme chaque année à pareil jour, l'aurore ensanglantée se lever sur nos plaines.

Partout, dans tous les coins de nos campagnes, au bord de tous les fossés, le long de toutes les haies, au milieu des moindres fourrés, on n'entendra que des cris d'agonie, on ne verra s'accomplir que des œuvres de sang !

Quels drames vont se passer dans les logis de ces infortunés lièvres ? Que de mères en pleurs, que de pères inquiets sur le sort des enfants en retard ! Comme il y aura des jeunes gens forcés de découcher, de passer la nuit à la belle étoile, ou d'implorer un gîte chez un ami, et tout cela pour quelques types que nous allons essayer d'esquisser.

Le chasseur au plat. — Il est d'âge mûr, réjoui, fleuri, bon enfant et gros mangeur.

A l'ouverture, à la fermeture, cinq ou six fois durant la saison, il se met en chasse. Il part le matin,

pas trop matin, par le train, en compagnie de vrais chasseurs, ses invités. Seul, il ne s'amuserait pas.

Chasse-t-il ? point. Il se promène : Pantalon blanc, souliers fins, chapeau de paille, fusil modèle et carnier propre.

Les premières pièces tuées par les camarades, il s'installe au rendez-vous et fricotte. Il raffole des perdreaux cuits sur un feu de brindilles et du Bordeaux tiédi par le soleil. L'appétit, un appétit monstrueux, lui vient aux champs.

Voyez-le mettre le couvert au pied d'un arbre. Ne dirait-on pas qu'il reçoit ?

Il reçoit, en effet. Qui ? son ventre.

Il mange, il mange, il mange d'abord avec fièvre, ensuite avec béatitude. Il digère en lissant les plumes ou le poil des victimes non siennes. Pour mieux jouir, il a voulu tenir sur ses genoux un lièvre mort, il s'attendrit, il baise les cailles sur le bec : « Pauvres bêtes, dit-il. » Le repas dure et la conversation roule uniquement sur la chasse. Il s'extasie aux prouesses, aux aventures de ses amis. Il conte lui-même et tout en souriant l'on fait semblant de croire.

Pourtant, le jour même, à bonne distance de son fusil, une perdrix s'est levée. Il a mis son lorgnon pour la mieux tirer et l'a manquée.

Pour le retour, chacun se croit tenu de lui offrir la plus belle pièce de gibier. Son carnier se gonfle. Le long du chemin, les voyageurs le félicitent et il se rengorge.

A l'arrivée, sa femme jette des cris d'admiration.

— Tu dois être brisé, rompu, mon pauvre ami.

— Mais non, pas trop, pas trop.

Le chasseur d'un jour. — Pauvre petit employé, attelé dix heures par jour à ce qu'il appelle son usine. Entayeur de chiffres, mouleur de titres en ronde, écureuil d'une roue immobile. Tout l'an il rêve liberté, champs, ruisseaux, montagnes et horizons.

A peine entre ses heures de bureau peut-il faire le tour du square. Le dimanche, son seul jour de congé, il va le matin, au sortir de la messe des Réformés ou de Saint-Charles, et le soir au concert populaire, guetter un regard de Mlle X., sa future petite femme.

Qui, diantre ! a pu lui souffler l'envie d'aller à la chasse ? il n'a pas de chien, pas de fusil, pas de fournement, pas de permis.

La belle affaire : F. M.... prêtera le chien et un fusil. On mettra le vieux paletot du bureau ; de la poudre et du plomb dans les poches. Quant au permis, il sera toujours temps d'aviser, si l'on rencontre les gendarmes. D'ailleurs, on ne les rencontrera pas.

Il sort de la ville avant le jour, de peur d'être aperçu : l'absence du permis le rend timide, il évite les routes où les gendarmes peuvent chevaucher, et les villages où les gardes-champêtres veillent.

Il va de ci, de là, effrayé, indécis, aveuglé de soleil et d'espace, nargué par les alouettes, n'ayant pas fait lever une perdrix, ayant pris pour un lièvre déboulant d'un petit ravin une énorme pierre que son chien a fait rouler, la première charge encore dans le fusil, plus de pain dans le sac et l'estomac dans les jambes. Machinalement, il suit le chien qui le ramène à la grande route. Couché à l'ombre d'un arbre quelconque, il attend la nuit. On ne l'y reprendra plus.

Le braconnier, quarante ans de pratique. — Sur vingt coups de fusil successifs, il ramasse cinq lièvres, dix perdrix, cinq lapins, ce qui est, suivant d'Houdetot, qui défie à ce tournoi tous les chasseurs du monde, le suprême de l'art cynégétique.

L'apprenti chasseur, collégien, nanti d'une arme joujou, grand destructeur de moineaux, et qui a peur, pour de bon, des gendarmes. Quand il a vu tomber son oiseau, il sort gravement son mouchoir et se mouche en conscience ; regarde à droite, à gauche, derrière lui, se gratte le mollet, fait une pose de cinq minutes. Rien de suspect : un bond jusqu'au pierrot, qui disparaît dans les profondeurs de sa vareuse. Il n'est pas d'exemple que l'apprenti chasseur, mineur pour le permis, se soit fait pincer par les gendarmes.

Le chasseur élégant. — Tout neuf le jour de l'ouverture, bien serré dans sa veste à boutons étincelants, grand air et belle mine. Traverse la ville d'un pied aérien, folâtre et malicieux, afin de se faire voir dans son accoutrement splendidement guerrier. Se rend à la gare sans prendre aucun train, et le lendemain repart effaré de son domicile et recommence le même manège. Il prend enfin le train d'Aix, s'arrête à l'Estaque et va se promener à la fête de Saint-Henri dans son costume de chasseur.

Il mange au restaurant champêtre où, grâce à l'obligeance du patron de l'établissement qui a fondé sur *sainte Bredouille* une véritable spéculation, il trouve le moyen de remplir son sac en vidant ses poches.

Ce prévoyant industriel, en effet, annonce tous les ans aux chasseurs malheureux qu'il a établi, chez lui, des dépôts de gibier frais où l'on peut se pourvoir, et que, moyennant un supplément de prix, on peut tuer soi-même. « Il espère, ajoute-t-il dans » son boniment, par la modicité de ses prix et sa » discrétion à toute épreuve, obtenir la confiance » de messieurs les amateurs qui, le sac plein, n'auront plus à leur retour au logis à craindre ni la

» mauvaise humeur de la ménagère, ni les blessantes plaisanteries de leurs voisins et de leurs » amis. »

Le chasseur élégant achète donc une cargaison de gibier commandé pour la circonstance et rentre à l'heure de l'absinthe, le porte-carnier sur les talons, une petite branche de pin à la boutonnière et les souliers moins poudreux qu'au départ. Un coup de feu entendu à l'improviste le fait sursauter. Il ne sait pas démonter ni nettoyer son fusil.

Nous avons aussi les *chasseurs myopes* et j'en connais qui — lorsqu'ils se hasardent dans la campagne avec quelques amis — tuent les chiens de leurs compagnons de chasse, ou un malheureux âne qui paît tranquillement. Bien heureux encore quand ils n'envoient pas à leurs amis une bonne charge de plomb dans les reins, à la fin de la chasse, après leur avoir fait des frayeurs atroces toute la journée.

Au moindre bruit ils s'écrient :

A nous, à nous, un lièvre, gaïre ! gaïre !

Et en même temps ils vous flanquent les deux canons de leur fusil à trois pouces du nez. Avec ces chasseurs-là, on ne chasse plus ; on fait de la gymnastique pour éviter leur Lefauchaux.

Le soir, les paysans les ramènent à l'auberge à moitié cassés. Ils se sont flanqués dans une fondrière ; quant à leurs chiens, ils les ont tués, chose qui les étonne au plus haut point, les ayant tués, disent-ils, en tirant sur un vol de perdrix.

Le chasseur à marier, joli garçon, Nemrod sans rival, qu'on adore aux chasses d'hiver et qu'on épouse au printemps. »

Lo tserroton et la vilhe damuzalla.

On tserroton avâi menâ on moulo à 'na vilhe damuzalla. Porquî clia dzein étai-clie restâ felhie ? On l'a jamé bin su. Petêtrê que lê z'amceirão n'aviont pas repondu à l'appet quand son tieu lê criavê, âo bin petêtrê que le volliâvê preteindrê tráo hiaut et que lê galants que le reluquâvê lâi ont passâ lien dâo naz. Tantiâ que le viquessâi soletta avoué sê tsats, et que le dévessâi fêrê son ménadzô et atsetâ son bou. L'est po cein que cé tserroton lâi ein menâvê on moulo.

Quand bin l'avâi prâo dè quiê vivrê, l'étâi tot parâi pegnetta et demi ; la faillâi vairê âo martsî, avoué son panâi âo bré ; le rebouillivê per dedein ti lê croubelions dè salarda, dè tchoux, dè poret, dè tserfouliet et autro z'herbadzô que lê païsannês portont po veindrê et le trovâvê tot tráo tchai ; le râo-canâvê clliâo pourrês fennês tantquê que l'aussê cé jardinâdzô lâ mâtî po rein.

Lo tserroton savâi que l'étâi dinsê rance, kâ lâi avâi dza z'âo z'u étâ et jamé ne lâi baillivê que tant qu'âi coutês d'on verro dè crouïo vin, quand bin cé pourr'hommo châvê tant ein détserdzeint lo bou, tandî que tsi lê z'autrês dzeins l'avâi adé demi-pot et dâo pan et dè la toma tant que l'ein volliâvê ; assebin sê peinsâvê : quand porri la chemarotsî, m'einlêvâi se lo fé pas.